

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 87 (1960)
Heft: 1

Artikel: Patois et ancien français : (suite)
Autor: Chessex, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-231695>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PATOIS ET ANCIEN FRANÇAIS

par Albert CHESSEX (Suite)

En français, « déchaux » (déchaussé), tombé en désuétude, ne se dit plus que dans la locution « carne déchaux », mais, sous la forme deschaus (primitivement deschals), il était courant en ancien français. En patois, où l'on dit presque toujours à pi détsau (à pieds nus), il en est de même.

On le trouve, par exemple, dans la ameuse chanson de Victor Ruffy, *La secagne*, qui a pour refrain :

*Tsanta pi quemin fau :
Dè tru amâ la tsecagne
Meinè drâi à l'hépetau.*

Ruiné par les procès, le pauvre diaole conclut :

Et mè vouaiquie à pi détsau.

En ancien français, *doille* signifiait : nou, faible, douillet. Laissant le français prononcer « douillet », les patois, oujours archaïques, disent encore *doillet*.

Le latin *directus* avait donné d'abord *treit*, devenu ensuite « droit ». Mais, éfractaires aux innovations, les patois lisent toujours *dreit*, que l'on écrit aussi *drai*, *drâi* ou *drê*.

On lit dans un rondet d'Adam de la Halle (XIII^e siècle) :

*Car je m'en vois
Souspirant en terre estrange.*

En français, *étrange* a eu le sens l'« étranger » jusqu'au XVII^e siècle, mais, dans les patois, *étrandzo* a conservé ce sens jusqu'à aujourd'hui.

Louis Goumaz a écrit dans sa traduction patoise des paraboles : *Vo faut eintrâ per la porta ètrâita*. Au masculin *ètrâit* ; en ancien français *estreit*. Le patois rappelle davantage le vieux français que le français moderne « étroit ». Même remarque pour « froid », ancien français *freit*, patois *frei*, *frai* ou *frâi*.

L'ancien français *galais* signifiait à a fois vif, joyeux, galant, beau, brave, bon vivant, franc luron. En français

moderne, il n'existe plus ; les patois, par contre, ne l'ont pas laissé tomber, mais il y est moins riche en acceptations diverses : *galé* ne signifie plus que joli, charmant, gracieux.

En France, au moyen âge, on ne prononçait pas « gourmand », mais *gorman*, et c'est ce que nos patois font encore.

En ancien français, on écrivait *grant* et le *t* se prononçait. Plus tard, « les pédants de la Renaissance » (Albert Dauzat *dixit*) ont remplacé le *t* par un *d* pour se rapprocher du latin *grandis*. Mais les patois, eux, échappent aux pédants, comme on le voit à leur féminin *granta*.

On trouve dans le *Coronement Looïs* (XII^e siècle) cette phrase : *Mes sire est jovene, n'a que quinze ans entiers*. *Jovene* était alors la forme de « jeune », et *jovenet* celle de « jeunet ». Les patois, qui disent *djouveno* ou *dzouveno*, *djouvenet* ou *dzouvenet*, ne sont-ils pas plus près de l'ancien français que du français moderne ? (Le féminin *djouvena* a donné le nom de famille *Jouvenat*).

En patois, l'adjectif *méfait* signifie contrefait, difforme, « mal fait ». C'est ce sens de « mal fait » qu'avait l'ancien français *mesfait*, également adjectif. En français actuel, le mot « méfait » existe sans doute, mais comme substantif et non comme adjectif. Voilà donc encore un cas où le patois serre de plus près le vieux français que le français moderne.